

Jérôme Sella, *Tenir le loup par les oreilles. Prendre le pouvoir et le conserver dans la Rome impériale des premiers siècles*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2020, 584 p.

Alors qu'en 509 av. J.-C., les Tarquins sont chassés de Rome et que le pouvoir personnel semble être rejeté, celui-ci apparaît concentré, sous la République, aux mains d'une poignée d'hommes. Au moment même où l'Empire s'élargit, des volontés personnelles voient le jour, si bien qu'Auguste parvient à arriver au pouvoir seul. C'est cette borne que l'auteur choisit pour débiter son étude des pratiques d'obtention, de contrôle et de conservation du pouvoir à Rome, étude qui constitue la version remaniée d'une thèse de doctorat. L'analyse ne s'appuie pas sur des monographies d'empereurs mais s'inscrit dans le temps long, ce qui permet d'observer les mouvements et les évolutions à l'œuvre. L'objectif est également de ne pas sombrer dans les stéréotypes d'une historiographie sénatoriale biaisée, notamment parce que les sénateurs, souvent victimes des empereurs, peuvent être tentés de plaire durant le règne et de nuire par la suite. Il ne s'agit pas de s'intéresser à la manière dont les puissants se maintiennent au pouvoir, mais davantage à la personnalité des empereurs et à leur lien avec ceux qui peuvent prendre leur place, les sénateurs. L'histoire que l'auteur établit s'achève donc au début du III^e siècle de notre ère, avec le règne des Sévères, lorsque les chevaliers prennent une grande importance et détrônent les sénateurs, alors même, également, que l'Empire change de centralité. Pour conserver le pouvoir, il apparaît que l'empereur doit obtenir un consensus de la classe dirigeante, soit par l'adhésion soit par la force, si bien que Tibère, d'après Suétone, a pu comparer cet exercice au fait de « tenir le loup par les oreilles »¹. Cette expression imagée illustre le rôle complexe des empereurs romains, sans cesse contraints à la méfiance, prêts à être renversés. L'étude, organisée de manière chronologique, s'intéresse d'abord aux Julio-Claudiens, puis aux Flaviens et elle prend fin avec les Antonins. Les sources, principalement littéraires, sont les suivantes : Tacite, Sénèque, Nicolas de Damas, Velleius Paterculus, Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe, Plutarque, Dion Cassius ou encore l'*Histoire Auguste*. Les monuments, en eux-mêmes, révèlent certains traits des empereurs, de même que quelques inscriptions, des mutilations de monnaies ou de statues, ou encore des graffitis.

Dans une première partie sur les Julio-Claudiens, p. 15 à 220, l'auteur consacre son chapitre inaugural au « modèle augustéen de la prise du pouvoir et de sa gestion », p. 17 à 65. C'est ainsi qu'Auguste procède à l'élimination de ses rivaux afin de concentrer le pouvoir entre ses seules mains, ce qui est considéré comme une usurpation par la plupart des chercheurs, notamment du fait qu'à 19 ans, en 43 av. J.-C., il est acclamé *imperator* par ses troupes et sollicite de la part du Sénat une reconnaissance qu'il obtient bien avant d'en avoir l'âge. Il revendique en outre la totalité des pouvoirs contre tous ses rivaux, ce qui le conduit à leur soumission ou à leur élimination pour asseoir sa domination. La légitimité d'Auguste est mise en avant au nom de la *pietas* dont il fait preuve à l'égard de César, si bien que l'on ne parle pas d'usurpation à son sujet avant le IV^e siècle. Comme rapidement les opposants d'Auguste n'existent plus, il est au début de l'Empire le seul détenteur d'une *potentia* à laquelle personne ne s'oppose. C'est d'ailleurs certainement pourquoi il a pu se doter de la puissance tribunicienne qui lui permet de bloquer les décisions du Sénat dans le cas où elles lui seraient défavorables. Ainsi, son pouvoir est supérieur aux autres détenteurs de l'*imperium* : là est l'essence de son pouvoir et c'est ainsi qu'il a pu le conquérir. Il s'attache également à organiser une succession dynastique pour décourager les usurpations. Il marie sa

¹ Suétone, *Vie de Tibère*, 25, 1. L'expression apparaît tout d'abord chez Térence, *Phormion*, III, 2, v. 506.

filie, Julie, à trois reprises dans cette idée. Son troisième mari, Tibère, lui est d'ailleurs donné pour éviter qu'il ne tente une quelconque usurpation, même si l'intention d'Auguste est bien que ses petits-fils lui succèdent, ce qu'il s'attache à favoriser. Toutefois, Auguste a la santé fragile, ce qui crée des incertitudes autour de sa succession dans la mesure où il est difficile de savoir si elle arrivera dans l'année ou dans les dix ans. De fait, les successeurs potentiels meurent avant Auguste lui-même, qui adopte alors Tibère. C'est un moyen de ménager la susceptibilité de ce dernier, quoiqu'Auguste lui préfère clairement Germanicus, son petit-neveu qu'il souhaiterait voir succéder à Tibère, si celui-ci devenait empereur ; c'est pourquoi Auguste demande aussi à Tibère de l'adopter. Le régime impérial est si bien installé qu'à la fin de son règne, la menace d'usurpation se limite à son seul entourage familial. C'est à cet égard que l'empereur a mené des actions personnelles au sein de sa famille pour préserver l'édifice politique qu'il avait réussi à construire et qui lui permet de concentrer tous les pouvoirs. Choisir Tibère pour successeur est raisonnable, et Suétone rapporte qu'Auguste aurait déclaré qu'il s'agissait d'une adoption « dans l'intérêt de la République². »

Dès le début du deuxième chapitre, « Tibère ou la crainte de l'usurpation », p. 66 à 104, Jérôme Sella rappelle que la population de Rome est consciente du fait que Tibère constitue une forme de deuxième choix de la part d'Auguste, par nécessité. Tibère réactive la loi de lèse-majesté qui avait été adoptée par Auguste et selon laquelle quiconque remet en cause l'autorité du prince encourt sa colère. Tibère craint l'usurpation du fait de la popularité de Germanicus, et la mort de ce dernier le rassure, même s'il en est soupçonné. L'empereur est somme toute assez tranquille jusqu'à la mort de son fils et de son petit-fils, ce qui le prive de successeurs, alors que les enfants de Germanicus sont encore vivants et très appréciés. Tibère charge donc son préfet du prétoire, Séjan, de porter différentes accusations contre eux. Ce même Séjan avait d'ailleurs dans l'idée d'intégrer la famille impériale au moment de la mort du fils de Tibère, en étant peut-être adopté afin de devenir un jour empereur. L'ambition de Séjan, bien trop grande, est punie par Tibère qui demande son exécution lorsqu'il devient une menace. Tibère est en effet capable de ruse : il avait promis à Séjan la puissance tribunicienne pour mieux l'endormir pendant qu'il préparait une action contre lui. Il n'élimine en revanche pas Caligula, le dernier descendant de Germanicus, notamment afin de se préserver l'opinion. Il lui fait à la place adopter son propre petit-fils pour garantir sa succession. Ainsi, pour assurer la longévité de son pouvoir, par crainte d'une usurpation, Tibère a en même temps fragilisé sa succession, qu'il n'est en définitive pas parvenu à maîtriser car elle échoit à Caligula, ce que Tibère n'avait pas envisagé.

Le troisième chapitre, « Caius Caligula ou comment passer d'un consensus inégalé à la conjuration en quatre ans (37-41) », p. 105 à 126, présente le successeur de Tibère comme objet d'un consensus. Tous les honneurs lui sont décernés, contrairement au craint et détesté Tibère qui ne se rendait même plus à Rome. La jeunesse de Caligula est appréciée et il rappelle son père, Germanicus. Pourtant, le nouvel empereur fait rapidement éliminer ses successeurs potentiels, de crainte qu'ils ne cherchent à prendre le pouvoir, en prétextant des méfaits de leur part. Ainsi, il met en place un consensus par la peur et tous ont compris qu'il convient de ne pas lui désobéir. S'il ne se débarrasse pas de Claude, frère de Germanicus, c'est pour préserver l'opinion à cet égard, mais également parce qu'il a dans l'idée que les multiples infirmités de son oncle n'en font pas un adversaire potentiel. Caligula durcit en tout cas les pratiques de Tibère et n'hésite pas à faire preuve de cruauté en mettant notamment de nombreux sénateurs à mort pour prendre leur argent. En 39, Caligula sait qu'il va être père et

² Suétone, *Vie de Tibère*, 25, 1.

donc avoir un héritier. Il est alors temps pour lui de se débarrasser de tous ceux qui ne lui sont plus utiles et pourraient lui nuire. Il est toutefois par la suite incapable de susciter un quelconque consensus, si bien qu'il est éliminé, victime d'une conjuration en 41, ce qui réactive la menace d'usurpations et de guerres civiles. Toutefois, ce n'est pas véritablement le régime qui est remis en cause, avec l'assassinat de Caligula, mais son incarnation.

Dans « le pouvoir fragile de Claude (41-49) », son quatrième chapitre, p. 127 à 158, Jérôme Sella rapporte la grande inquiétude qui voit le jour au sujet de la stabilité du régime suite à l'assassinat de Caligula, qui était haï des sénateurs, mais pas particulièrement du peuple ni des soldats. Il y a donc une déstabilisation très modérée du régime, même si certains sénateurs souhaitent la mise à mort de Claude afin qu'il ne prenne pas le pouvoir. Ce n'est toutefois pas l'opinion générale et un consensus militaire se crée autour de Claude : l'armée est prête à forcer sa reconnaissance par le Sénat, ce qui explique en même temps le manque de légitimité originel de Claude. Lorsqu'il s'empare de la Bretagne en 43, le règne de Claude est à son apogée et l'empereur jouit d'une légitimité nouvelle. S'ouvre pour lui une période de tranquillité, malgré des handicaps physiques et d'élocution, que Sénèque moque dans son *Apocoloquintose*. Claude est de fait assez méprisé de sa femme Messaline, qui finit par être éliminée sur l'instigation d'Agrippine, à laquelle il s'unit, adoptant qui plus est son fils, Néron. Ce dernier, par sa mère, fait partie de la lignée de Germanicus. Claude semble donc s'inscrire dans ce sillage, ce qui donne un souffle nouveau à son règne et une plus grande légitimité.

Dans le cinquième chapitre de l'ouvrage, p. 159 à 181, intitulé « le 'règne' d'Agrippine. Une époque de fort consensus sans usurpation ni conjuration (49-59) », il apparaît que celle-ci redoute de potentielles rivales, en particulier parce que Claude a déjà été marié quatre fois. Or, Agrippine souhaite rester proche des arcanes du pouvoir. La mort de Claude ne suscite aucune inquiétude : sa succession est assurée par Néron, et Agrippine prend en quelque sorte la direction de l'Empire en attendant que Néron grandisse, pendant les dernières années de la vie de Claude, où il est gravement malade. Ainsi, Agrippine nomme Sénèque comme précepteur de Néron. Elle le fait rappeler de l'exil où Claude l'avait envoyé pour avoir écrit son *Apocoloquintose* qui le moquait. À la mort de Claude, Néron a quatorze ans et dirige l'Empire romain en accord avec sa mère, qui a provoqué, pour son propre bénéfice ainsi que pour celui de son fils, la mort de Claude, de crainte qu'il ne retire son assentiment et ne souhaite plus voir Néron lui succéder. Ce dernier, durant ses cinq premières années de règne, procède à des éliminations ciblées, comme celle de Britannicus, fils légitime de Claude, particulièrement apprécié alors qu'il arrive à un âge où il peut se voir confier le pouvoir, et alors même qu'il commence à contester la légitimité de Néron. Le Sénat ne semble pas dupe des éliminations pratiquées par ce dernier, mais il est laissé en partie libre de ses actions tant que le Sénat n'est pas lui-même menacé, d'autant plus que durant ces premières années, Néron semble montrer une forme de clémence.

Puisque « la perte du consensus par Néron fait renaître la menace d'usurpation (59-68) » - selon le titre du sixième chapitre, p. 182 à 219, Néron souhaite s'émanciper de la tutelle d'Agrippine, dont la période de régence semble finie. Qui plus est, l'empereur a la volonté d'éliminer sa propre femme, Octavie, afin de pouvoir épouser Poppée. Or, il est nécessaire de commencer par mettre Agrippine hors d'état de nuire car elle n'aurait jamais accepté ce mariage. C'est donc la fin de la période de clémence de Néron. En ce qui concerne Agrippine, l'élimination paraît nécessaire à Néron puisque même le Sénat et la cour impériale comprennent qu'elle est une cause de dissension à la tête du pouvoir. Ainsi, Néron la fait accuser de complot contre lui afin qu'elle soit exécutée. Le Sénat comprend que Néron puisse

se sentir menacé et se met alors en place un consensus de façade. Par la suite, Poppée étant enceinte de Néron, il apparaît à celui-ci nécessaire de répudier et d'exécuter Octavie, alors même qu'elle est très appréciée des Romains. À partir de la mise à mort d'Octavie en 62, il n'y a plus de consensus autour de Néron et les prodiges se multiplient, interprétés très négativement. Des oppositions se forment contre lui et Néron n'a d'autre choix, selon lui, que de les réprimer par des éliminations multiples. Comme Néron n'a pas de successeur, la crainte d'usurpateurs potentiels plane, ce qui le pousse encore davantage aux éliminations. Le consensus se produit d'autant moins autour de lui lorsqu'il se fait construire la *domus aurea* sur l'espace libéré par le grand incendie de Rome, dont beaucoup l'accusent. Il est en outre méprisé pour sa passion du chant et du théâtre qui, seule, est en mesure de lui faire quitter Rome, plutôt que d'aller rendre visite à ses troupes. Il est donc méprisé par ses soldats. En 65, se produit la conjuration de Pison qui parvient aux oreilles de Néron. Apeuré, l'empereur procède à une répression de grande ampleur, notamment contre Tacite et contre Sénèque qui, sans avoir participé, n'avaient pas non plus dénoncé ce qui se préparait. Au vu de l'hostilité des sénateurs envers Néron, celui-ci les maintient dans la terreur afin de les tenir en respect, même si une deuxième conjuration voit le jour. Les actions d'*impietas* accomplies par Néron ainsi que son éloignement des principes augustéens originels matérialisent une évolution semblable à celle de Caligula. Ainsi, se diffuse à Rome un discours anti-tyrannique et la *libertas* est prônée contre le tyran. Au terme du règne des Julio-Claudiens, le prestige dont jouissait Auguste du fait du changement de régime, mais également en raison de l'obtention d'un certain consensus, n'a pas rejailli sur ses successeurs, toujours en quête de consensus, ce qui a pu occasionner des dérives, comme celles de Néron, contraint au suicide. À sa mort, sa succession est très incertaine, de fait des troubles surviennent en 68-69 autour des figures de Galba, de Vitellius et de Vespasien.

Dans une deuxième partie, « Succéder aux Julio-Claudiens. Les guerres civiles des années 68-70 et le règne des Flaviens, une période d'expérimentation et de retour aux sources », p. 221 à 430, le chapitre VII, intitulé « Les usurpations contre Néron du *bellum Neronis* », p. 226 à 268, revient sur un appel au soulèvement lancé contre Néron en 68 car il était jugé inique et illégitime. L'insurrection est commandée par Vindex, gouverneur de la province de Gaule Lyonnaise qui souhaite placer Galba à la tête de l'Empire. Ce dernier était un homme menacé par Néron, outre le fait qu'il était un excellent sénateur, chef d'une légion et gouverneur d'Espagne. Néron avait de la méfiance à son égard car Agrippine avait songé à l'épouser. Galba avait la possibilité de faire consensus parmi les hommes qui étaient opposés à Néron. En outre, son grand âge en faisait un empereur de transition, ce qui rendait possible la préparation d'une véritable succession. En 68, Galba prend donc le titre de *Caesar* et procède à une série d'éliminations des individus qui s'opposent à son pouvoir. Le consensus en formation est alors mis à mal. Ainsi, à un moment où les soldats bloquaient la route de Galba, ce dernier riposte par un bain de sang qui fragilise voire dénature pleinement son image et révèle un manque de légitimité par rapport à ses troupes de même qu'un refus de consensus.

Dans le huitième chapitre, « Les usurpations contre Galba », p. 267 à 302, Galba ne parvient pas à rétablir la concorde, en ce qu'il punit ceux qui ne l'ont pas rallié. En outre, son discours met en valeur les sénateurs plutôt que les soldats qui, en conséquence, ne le soutiennent pas, alors même que c'étaient eux qui avaient plébiscité son accession au trône. Les soldats n'attendaient donc que le candidat idéal pour le remplacer, et ce fut Vitellius, tout à fait indiqué car il était un chef militaire dont le père avait été trois fois consul. Il apparaît comme l'homme idéal pour rallier les mécontents qui souhaitaient revenir à un régime julio-

claudien. Toutefois, Vitellius n'est pas accepté par une partie de l'armée, si bien que les deux, Vitellius et Galba, sont chacun rejetés par une partie des troupes. Naît donc l'exigence d'un troisième homme, Othon, désireux d'accéder au pouvoir, généreux avec les troupes, et aspirant à être adopté par Galba pour prendre sa suite. Après la mort de Galba au début de l'année 69, Othon comme Vitellius veulent officiellement prendre sa suite et il ne semble pas y avoir d'autre choix que la guerre civile pour déterminer qui peut légitimement lui succéder. Alors qu'Othon se comporte, au pouvoir, comme Néron lors de ses jeunes années, Vitellius, lui, reproduit les codes instaurés par Galba et, soutenu par ses troupes, parvient à éloigner l'usurpateur Othon et à se rendre pleinement maître du pouvoir.

Pour autant, comme on le voit dans le neuvième chapitre « L'usurpation victorieuse de Vespasien contre Vitellius », p. 303 à 352, le consensus établi par ce dernier est relativement précaire. En effet, alors que Vitellius n'est même pas encore entré dans Rome, Vespasien vient d'être proclamé empereur par ses troupes le 1^{er} juillet 69. Il est alors un chef militaire important et possède un successeur potentiel, faisant de lui un excellent candidat au poste suprême. Lorsque Vitellius a connaissance de l'usurpation à venir, il cherche à faire éliminer Vespasien, quoique peu rapidement, ce qui permet au nouvel empereur de s'organiser. Ce dernier a en effet la faveur des troupes et sa force militaire s'organise dans l'idée de prendre le pouvoir. Un affrontement, sous forme de guerre civile, finit donc pas se produire entre les troupes de Vitellius et celles de Vespasien. Une fois Vitellius vaincu, Vespasien accède à la tête de l'Empire et se charge de légitimer son usurpation en procédant à l'épuration de tous ceux qui seraient en mesure de nuire à son pouvoir. Ainsi, il vise à s'installer durablement à la tête de Rome : il se présente comme un empereur providentiel, le premier de la dynastie des Flaviens, apte à restaurer l'ordre romain.

Vespasien, comme on le lit dans le dixième chapitre « Les Flaviens entre idéal augustéen et pratiques julio-claudiennes », p. 353 à 397, adopte une vie simple et retourne aux principes augustéens pour faire consensus et empêcher toute guerre civile. Ainsi, par exemple, il laisse vivre le fils d'Othon, alors qu'il aurait pu l'éliminer s'il avait craint une usurpation. Pour autant, des acteurs de la guerre civile qui ont opposé Vespasien à Vitellius sont éliminés, dans la crainte d'une conspiration contre l'empereur. Alors que Titus poursuit dans la voie du consensus, Domitien, lui, en quête de légitimité, procède à de nouvelles exécutions, ce qui le présente comme un Flavien peu assuré. Il s'attaque en particulier au Sénat, et comme les sources que nous possédons sont en grand partie sénatoriales, l'image que nous avons de Domitien en est nécessairement affectée. Ainsi, à l'occasion d'une conjuration, Domitien finit par être mis à mort, ce qui pose l'épineux problème de sa succession qui n'avait pas encore été réglée.

À la suite de Domitien, le règne de Nerva, comme on l'apprend dans le onzième chapitre intitulé « Le règne de Nerva ou comment éviter le retour des usurpations (96-98) », p. 398 à 430, est un règne sans usurpation qui donne naissance à l'une des dynasties les plus durables. Alors que la situation de l'Empire aurait dû engendrer une guerre, l'action de Nerva, son choix d'un successeur et la valeur de Trajan garantissent un véritable état de paix. Au vu de l'âge de Nerva, lorsque le pouvoir lui a été donné, il a été considéré comme un empereur de transition dont la charge était de préparer sa succession et de s'assurer du bon fonctionnement de l'Empire, ce qui passe notamment par une certaine clémence et le respect envers le Sénat. On ne sait si Trajan aurait songé à l'usurpation à son égard. Elle lui est suggérée par ses troupes, mais il ne la tente nullement notamment car Nerva sait reconnaître en lui un digne successeur, ce qui illustre un sens politique certain de la part de l'empereur.

À compter de la troisième partie de son ouvrage, intitulée « Les Antonins et leur postérité. Entre renouvellement et enracinement des pratiques d'acquisition et de contrôle du pouvoir », p. 431 à 546, Jérôme Sella aborde les derniers temps de l'apogée de l'Empire romain, notamment à travers son douzième chapitre, « Le 'siècle des Antonins', une longue période de stabilité du pouvoir de Trajan à Marc Aurèle (98-175) », p. 433 à 469. Trajan paraît digne de sa fonction, si bien que ses concitoyens lui obéissent, et il ne pratique pas d'élimination. Ainsi, il nous est resté comme le « meilleur des princes ». Pourtant, il y a eu des complots contre Trajan, et c'est en réalité sa façon de les traiter qui le distingue de ses prédécesseurs. C'est finalement la maîtrise de l'art de la succession, dans la continuité de Nerva, qui permet à Trajan et à Hadrien d'assurer, entre autres, la stabilité de l'Empire, sans que l'on cherche à procéder à une quelconque usurpation. De même, l'art de savoir punir de potentiels ennemis sans que la punition soit disproportionnée est une qualité du prince qui lui permet de se maintenir au pouvoir, comme le fait Antonin.

Commode, fils de Marc-Aurèle, est le premier empereur des Antonins qui soit l'héritier direct de son prédécesseur, comme le signale le titre du treizième chapitre intitulé « Commode ou le retour de l'hérédité, de la tyrannie... et des usurpations (175-192) », p. 471 à 501. Avec ce mode de transmission du pouvoir, c'est également un retour à l'usurpation qui voit le jour et qui rythme la vie de l'empereur, ce qui est lié au fait que lorsque Commode accède au pouvoir, il est à peine âgé de treize ans. Beaucoup remettent alors en cause sa légitimité. Le fait qu'il procède à des éliminations, notamment de sénateurs qu'il soupçonne d'ourdir des complots, ne l'aide pas beaucoup à asseoir son pouvoir.

Avec l'assassinat de Commode, un retour aux guerres civiles se fait craindre et il y a de véritables doutes quant au fait de savoir s'il sera possible, comme l'avait fait Nerva, de restaurer une forme de consensus. Ce sont ces éléments qu'aborde Jérôme Sella dans son quatorzième chapitre, « Succéder aux Antonins. Le retour des guerres civiles et la fondation d'une nouvelle dynastie », p. 502 à 546. C'est dans un premier temps à Pertinax, qui avait participé à la conjuration contre Commode, que l'Empire est confié. Celui-ci se place dans la continuité des bons empereurs en promettant par exemple de ne mettre à mort aucun sénateur. Le problème est que pour se maintenir au pouvoir, l'empereur doit s'assurer du soutien des prétoriens, ce qui peut s'obtenir par le biais d'un *donatium* auquel ne consent pas Pertinax. De fait, au bout de trois mois, le pouvoir est de nouveau vacant et les prétoriens ne souhaitent pas se livrer à un quelconque soutien sans participation financière. C'est Septime Sévère qui, finalement, comprend ce qui est attendu de lui et tire profit du modèle qu'avait fourni Vespasien. Ainsi, il parvient à s'acquérir un soutien assez général après que ses troupes ont réussi à éliminer ses principaux opposants. En outre, son processus d'auto-adoption dans la famille antonine, en tant que fils de Marc-Aurèle et frère de Commode, lui permet de se présenter comme le successeur attendu. Caracalla succède à Septime Sévère. Il tient sa légitimité de ses origines dans la mesure où il est le fils de l'empereur. Toutefois, il ne doit pas le respect populaire à des luttes qu'il aurait pu mener. Il a qui plus est un rival en la personne de son frère qui pourrait à tout moment chercher à usurper le pouvoir. Il l'élimine donc, ainsi que d'autres opposants potentiels, ce qui, dans les faits, fragilise son pouvoir en exacerbant un manque de légitimité. Ainsi, Caracalla est assassiné, mais la dynastie des Sévères ne s'arrête pas là : succèdent à Caracalla Elagabal et Sévère Alexandre. C'est la solide construction de l'Empire sévérien qui permet à la dynastie de ne pas chuter et de se maintenir pendant un temps au pouvoir. Par la suite, l'usurpation reste fréquente mais elle n'est plus un moyen privilégié pour changer de dynastie dans la mesure où l'usurpateur reste

bien souvent un empereur unique qui ne parvient pas à installer durablement sa famille au pouvoir.

Dans sa conclusion générale, p. 547 à 560, l'auteur rappelle le rôle primordial des femmes dans la transmission du pouvoir : c'est souvent en épousant une femme qu'un individu fait ses premiers pas dans la famille impériale et acquiert petit à petit la légitimité suffisante pour prétendre à la fonction suprême. En outre, ce sont parfois les femmes qui ourdissent les complots et assument la régence dans certaines périodes troubles, quoique cela soit relativement tu dans les sources écrites. Il apparaît en tout cas très difficile de se maintenir au pouvoir, et la recette de la longévité n'est pas nécessairement claire : quelques empereurs semblent être parvenus à trouver certaines clés, quand d'autres prennent le parti de l'élimination, ce qui est en général l'indicateur d'une faiblesse du pouvoir en place. L'usurpation devient en tout cas un invariant des règnes. Il s'agit d'une forme de phase de test afin de jauger de la solidité du pouvoir en place et des solutions que les empereurs sont en mesure de mettre en place pour prévenir les usurpations. En outre, les différents dirigeants savent s'intéresser à l'histoire proche et s'inspirer de leurs prédécesseurs pour reproduire des actions qu'ils jugent pertinentes ou bien en rejeter d'autres. Alors même qu'il est supposé être le seul chef, l'empereur est constamment scruté et jugé dans ses faits et gestes, qui sont parfois même déformés. L'usurpation apparaît donc comme un moyen de réguler la pratique impériale, si tant est qu'elle est conçue avec justesse et retenue. Cela explique que l'on puisse considérer que l'empereur tient « le loup par les oreilles » car il est plongé dans un éternel évitement d'une potentielle usurpation et c'est dans cette perspective qu'il oriente ses actions. C'est cette thèse que Jérôme Sella défend, en ressaisissant l'histoire passée, et sur laquelle il conclut, proposant à sa suite une riche bibliographie ainsi que de bien utiles arbres généalogiques des différentes dynasties impériales. Les fréquentes reproductions numismatiques, que l'auteur ne manque pas de commenter, et les illustrations en couleurs, notamment des cartes, des sculptures et des camées, sont autant d'éléments qui rythment le parcours général de l'ouvrage.

Adrien Bresson
Juin 2022
© Antiquité-Avenir